

LA NAISSANCE DE MAX MUELLER

– 25 septembre 1971 –

LA nuit où Max est né, les chiens errants rôdaient en meute. La lune avait tourné rouge sang. Les clébardes affamés hurlaient vers elle en proie à une convoitise sauvage. D'un autre monde.

Moi je souffrais dans la salle de travail de l'hôpital de Hyannis. Pour être exact, on ne peut pas dire qu'il s'agissait d'une simple souffrance. Non. Il s'agissait d'un type de souffrance que l'esprit éradiquera de la mémoire d'une femme pour préserver sa santé mentale : intenable, impiroyable, hideuse, effroyable, atroce. J'ai tout subi : déchirures intestinales, torsion des trompes, laminage des organes, broyage musculaire et pulvérisation des os. Jamais la terre n'a porté plus grande martyre. Même Prométhée ne connut

pas un tel supplice. La technique Lamaze d'accouchement sans douleur ? De la foutaise !

Je ne pouvais pas croire que les femmes endurent vraiment ça pour avoir des enfants. Quand on y est passé une fois, comment peut-on avoir envie de recommencer ?

Au milieu des hallucinations causées par ces douleurs délirantes, j'ai cru voir des dizaines d'oiseaux de nuit se jeter en hurlant contre les vitres. Ou était-ce seulement de la grêle ?

Chaque son était amplifié. Tout rugissait et vrombissait. Les néons ronflaient comme des tronçonneuses, le tic-tac de l'horloge ressemblait au supplice chinois de la goutte d'eau et les hurlements des filles dans les chambres voisines étaient aussi assourdissants que le chant de baleines en détresse. Au sol, le carrelage immaculé était si net qu'il crissait sous les chaussures. Et sur le rebord de la fenêtre, les plantes en pot, habituellement du genre taiseuses, employées bénévoles à la transformation du monoxyde de carbone en oxygène, avaient la photosynthèse sifflante, asthmatique.

Depuis mon lit désinfecté aux draps raides à force d'avoir été bouillis, dans l'austérité de cette chambre vide, je pouvais voir par la fenêtre la constellation de la Balance qui montait en accéléré dans le ciel noir. D'autres nébuleuses galactiques et de la poussière de météore tourbillonnaient au loin, et la lune rouge se rapprochait. À moins que ce ne fût une soucoupe volante dont les batteries atomiques étaient en surchauffe.

Est-ce que c'était vraiment en train d'arriver ?

J'ai abandonné tout espoir. Je me suis enfoncée dans le lit, je coulais, je me noyais. On était en train de me scier en deux, comme l'assistante du magicien prisonnière dans sa boîte.

Alors c'était donc ça, un accouchement? Personne ne m'avait raconté cette partie-là. C'est dégueulasse. Les mecs, eux, ils n'ont pas à passer par là. De toute façon, ils n'y arriveraient pas : un mec est incapable de supporter la douleur sans sombrer dans l'idiotie ou se transformer en légume.

«C'est quoi ce délire, bordel?» ai-je hurlé à l'infirmière qui entrait dans la chambre en mangeant un sandwich jambon-fromage au pain de seigle tout en feuilletant *Maison et jardin*. La mayonnaise dégoulinait sur son menton fuyant.

«Calme-toi, ma chérie. Tout sera terminé avant même que tu aies le temps de dire ouf. C'est pas si terrible.

— Vous êtes déjà passée par là?» lui ai-je demandé. J'avais vraiment besoin de sincérité et de compassion.

«En fait, non... Mais j'ai vu des milliers d'accouchements.» La mayonnaise sur son menton devait être synthétique. Elle ne se liquéfiait pas en pénétrant dans les pores de sa peau. Elle se contentait de rester là, bêtement, à me taper sur les nerfs.

«Si vous n'êtes jamais passée par là, vous n'y connaissez rien. Pourquoi est-ce qu'on ne recrute pas des infirmières capables de comprendre? Des infirmières qui ont déjà eu des enfants? ai-je haleté.

— Et toi, pourquoi est-ce que tu ne reprendrais pas tes exercices de respiration ? »

Elle m'a scotchée. Je l'ai fixée, bouche bée.

« L'ACCOUCHEMENT SANS DOULEUR ! Vous déconnez?!? Vous imaginez que j'ai pas déjà essayé? » Au point où j'en étais, la méthode d'accouchement sans douleur m'était à peu près aussi utile que des sandales dans une tempête de neige.

Elle m'a toisée avec des yeux morts. Les victimes d'attaques de requins décrivent ainsi le regard de leur prédateur.

J'avais envie d'en finir. Alors j'ai pris la décision de sauter par la fenêtre pour mourir et faire cesser cette torture. Mais l'infirmière ne m'a pas laissée faire.

« Reste allongée, m'a-t-elle dit, calme-toi.

— C'est pas une position naturelle pour accoucher. Rester allongée... J'ai envie de m'accroupir. Pourquoi est-ce que j'ai pas le droit de m'accroupir ?

— On ne peut pas te laisser faire ça.

— C'est vraiment débile. La seule chose que je demande, c'est de m'accroupir. Les femmes africaines creusent bien un trou dans le sol pour accoucher, puis s'accroupissent au-dessus, et le bébé sort tout seul.

— Bon, est-ce que tu veux un anti-douleur ? » m'a-t-elle demandée avec un sourire de dealeuse d'héroïne. La phrase archi-connue m'est revenue en mémoire, celle selon laquelle la première prise est gratuite. Ça n'arrive jamais dans la vraie vie.

« Non, je suis une martyre, ai-je braillé, ça ne se voit pas ? »

Non, je n'étais pas une martyre, j'avais juste des bouffées délirantes. J'avais lâché les drogues et l'alcool pendant mes neuf mois de grossesse. Même pas une aspirine. J'allais quand même pas craquer le dernier jour ?

J'ai tenté de rouler sur moi-même, de m'asseoir, de me redresser dans le lit pour me retourner et m'accroupir, je me suis agitée mais elle m'a fermement maintenue en position allongée.

« On va être obligés de t'attacher si tu continues à remuer.

— Non mais c'est pas vrai ! C'est quoi cet endroit ? Dachau ? » ai-je vociféré.

J'aurais dû rester chez moi pour accoucher. Parmi mes amies, celles qui avaient eu leur bébé à la maison étaient restées actives jusqu'à ce qu'elles sentent le bébé commencer à sortir. Elles n'avaient alors eu qu'à s'accroupir dans un fauteuil et le laisser glisser dehors.

J'étais tellement en colère que j'avais envie de pleurer. J'ai contracté l'arête du nez comme Marlo Thomas dans la série *That Girl*, quand elle essaie de ne pas chialer.

« Je suis morte de soif. Je n'ai rien absorbé de liquide depuis vingt-quatre heures, vous pouvez m'apporter un peu d'eau ?

— Impossible. Tu ne peux pas boire. En cas d'anesthésie, tu dois avoir l'estomac vide. »

J'étais au courant, évidemment. Ils ne voulaient pas que je sois malade pendant l'anesthésie, que je dégueule et que le vomi reste coincé dans mon œsophage. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Il me faut un peu plus qu'une anesthésie de rien du tout pour vomir.

« Bon Dieu, faut que j'aille pisser », ai-je alors lancé. J'avais effectivement envie d'aller pisser, et en plus, pendant que je serais aux toilettes, je pourrais boire au robinet.

Elle n'a même pas voulu me laisser aller aux chiottes.

« Faut que je pisse, j'ai hurlé. J'ai BESOIN de pisser ! »

— On ne peut pas te laisser te lever, a-t-elle dit. Je vais aller te chercher un pot de chambre. Attends. »

Dès qu'elle est sortie, je me suis levée, je suis allée dans la salle de bains et j'ai pissé un coup. Puis j'ai collé mes lèvres desséchées contre le robinet et j'ai aspiré l'eau aussi avidement que quelqu'un qui se serait perdu dans le désert.

L'infirmière est revenue. Elle m'a surprise alors que je sortais de la salle de bains. Ça l'a mise en rogne.

« Je l'crois pas ! Tu t'es levée alors que je te l'avais INTERDIT ! Retourne dans ton lit et couche-toi ! » Elle s'est débarrassée du pot de chambre et m'a tendu un truc bizarre, jaune et oblong, monté sur un bâton de sucette. « C'est la seule chose que tu peux prendre avant une opération. Ça va te débarrasser de ta soif. Suce-le. »

J'ai obéi.

Sur cette planète, il n'y a pas grand-chose de mangeable ou de suçable que je ne sois capable de reconnaître ou, du moins, de décrire. Cette chose jaune en faisait partie. Une sorte de monstruosité pré-opératoire montée sur un bâton, mais sucrée comme un bonbon. Je l'ai enfournée et ça m'a en effet humidifié la langue. J'avais commencé le travail depuis près de vingt-quatre heures et j'étais complètement

déshydratée. N'importe quel truc vaguement humide aurait fait l'affaire.

Quand la contraction suivante a surgi, et que la douleur est devenue encore pire qu'avant, je me suis dit, ça y est, je suis en train de mourir. Des femmes meurent en couches tous les jours. J'essayais de penser à autre chose, de me détendre.

Bon, s'il fallait que ça se passe comme ça, alors que ça en vaille le coup. Ce même avait plutôt intérêt à être aussi grandiose que les douleurs qu'il engendrait. Il avait intérêt à maîtriser la physique quantique, à posséder des pouvoirs télékinésiques, ou être doté de cheveux blancs et d'yeux violets, ou être capable de léviter, ou d'avoir une aura bleue, ou d'être le nouveau messie, ou que ses petits poings se cramponnent à un lingot d'or, ou au moins qu'il sache parler le langage des dauphins.

Quelques heures plus tard, il a fini par sortir. Une série de bonnes poussées pour la tête et les épaules, et le reste du corps a glissé tout seul. Comme un poisson, comme un maquereau boursoufflé.

Mon bébé était un petit garçon. Il ressemblait à tous les autres bébés que j'avais vus la veille dans la nurserie : rouge, ratatiné et hurlant. Son cordon ombilical ressemblait à s'y méprendre à la spirale grise d'un fil de téléphone.

Le docteur l'a examiné : « C'est un garçon. OH! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

Évidemment, j'ai paniqué : « IL A UN PROBLÈME !?! »

— Oh... ahh... ahh, non, rien, je suis désolé... J'ai cru

que... » Le toubib était maintenant en train de se marrer. « C'est juste sa tache de naissance, il a une tache de naissance toute sombre à un endroit où de sa vie entière il ne la verra jamais... sous son scrotum. »

Il n'avait aucune autre bizarrerie, mis à part ses cheveux. Il avait la tignasse la plus fournie, la plus épaisse et la plus sombre que le personnel de l'hôpital ait eu l'occasion de voir. Et il avait une mèche rebelle qui s'élevait bien droite, comme une crête, après ses neuf mois aux bons soins du liquide amniotique. Les aides-soignantes sont tombées amoureuses de sa coiffure. Et pour ses photos de naissance, elles se sont mis en tête de lui faire une houppe à la Elvis Presley. Je n'avais pas perdu ma journée.

Lorsque le père a vu son fils pour la première fois, il a eu l'air plutôt content. Mais il a fini par m'avouer qu'il était terrifié.

Quand ils me l'ont apporté pour que je lui donne le sein, je l'ai calé entre mes bras. On aurait dit un petit singe robuste et vigoureux... sans un poil de graisse, et avec des petites jambes énergiques comme une grenouille en pleine forme.

Je me suis assoupie à côté de lui.

« Bonne nuit, Max, lui ai-je dit, je vais dormir maintenant. »

J'ai fait un rêve dans lequel Max me parlait : « C'est une bonne idée de faire des réserves de sommeil pendant que tu en as encore la possibilité, me suggérait-il d'une voix de baryton, tu vas en avoir besoin au cours des années qui viennent. »

Je me suis réveillée affolée. « Faut que je me procure le bouquin du Docteur Spock⁷ », me suis-je dit avant de retomber dans le sommeil. Ça a été la dernière fois où j'ai dormi profondément au cours des seize années suivantes.

7. *The Common Sense Book of Baby and Child Care*, publié en 1946 et constamment réédité depuis (traduit en français en 1952 sous le titre *Comment soigner et éduquer son enfant*), a longtemps été l'ouvrage de pédiatrie de référence des jeunes parents américains.